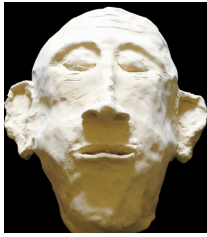


Le Théâtre du Soliloque



présente

**Soliloques à l'usage des phares,
capitaineries, gares maritimes et
autres ventres de la baleine...**



*D'après **The Great Disaster**
de **Patrick Kermann***



1.Présentation du projet



2.Intention



3.Extraits



4.L' auteur



5.Le Théâtre du Soliloque



6.Presse



P r é s e n t a t i o n

Avec **Valéry Deloince**

Mise en scène :

Valéry Deloince, Chloée

Deborde,

Direction technique : **Gilles Teyssier**

Déco et accessoires : **Julia Litvine**

Giovanni Pastore, après avoir quitté ses montagnes d'Italie, traverse la France et embarque à bord du Titanic. Anonyme dans les sous-sols luxueux du paquebot, il astique les cuillères à dessert. Disparue au fond lors du choc avec l'iceberg, sa voix résonne encore .

Elle témoigne d'un siècle qui va s'éc(r)ouler.

Un désastre comme un oracle des catastrophes à suivre.



I n t e n t i o n

J'ai un jour découvert l'écriture de Patrick Kermann dans « De quelques choses vues la nuit ». Profondément bouleversé par l'extra lucidité de ce qui était dit. La nuit tombée, les mots décrivaient notre époque, ses affres, ses noirceurs. Là le théâtre prenait sens. Une communion entre l'acteur, les mots et le spectateur. Réfléchir ensemble sur notre monde. Après la catastrophe, rien n'est plus et ne sera comme avant. Nous sommes perpétuellement au bord du gouffre, prêts à sombrer à nouveau.

Au cœur de The Great Disaster, le naufrage du Titanic s'articule en une amère et sarcastique tragédie : la formidable machine, summum de perfection mécanique, autoproclamée insubmersible, sombre à son premier voyage. Le géant est brisé comme un fétu de paille par les éléments. Le naufrage, calamité châtiant l'orgueil imbécile d'une humanité, vouée au profit et à l'intérêt privé, présage les catastrophes d'un vingtième siècle, où le bonheur sans cesse promis par le Dieu progrès, ouvre vers toujours plus de souffrances et de cauchemar.



Ainsi le Titanic est devenu un symbole, une métaphore à lui tout seul d'un siècle qui va s'éc(r)ouler.

Le Théâtre a la responsabilité de regarder le monde en face. Nous rendre compte que l'abîme n'est pas si loin. Qu'il suffit de peu souvent, pour qu'advienne le naufrage suivant. Ne pas parler, ne pas En parler, oublier d'en parler, par peur, par ce souci d'aller plus vite, par complicité avec ceux qui mènent le navire à sa perte, nous condamne à la chute éternellement recommencée, nous, à bord du fier paquebot Terre, livré à des capitaines ou armateurs bouffis de suffisance.

Jouer la vision du monde au bord du précipice, pour s'arrêter. Accomplir le rituel de la tragédie. Se raconter l'Histoire ancienne, pour comprendre le monde présent.

Giovanni Pastore est à lui seul la métaphore des sacrifiés de l'histoire, depuis les poilus du Chemin des Dames, jusqu'aux étudiants de la place Tien Anmen, en passant par les pompiers de Tchernobyl et ceux qui se cachent sous les camions pour trouver un meilleur ailleurs. Comme eux, triplement berné. Une première fois parce qu'arraché à sa patrie et à ses racines ; une deuxième fois parce que réduit à se cacher dans les soutes ; une troisième fois parce que renvoyé aux abysses.

Alors Kermann ressuscite Giovanni Pastore, anonyme parmi les anonymes, englouti dans le ventre de l'orgueil industriel, et l'immigré italien revienne du fond de l'océan pour dire et redire l'humanité abusée. Il sait déjà la suite. Installé dans le fond près d'une coque en fonte rouillée, il annonce la suite. Ses rêves dont il ne peut parler que la nuit.



Comme dans *la mastication des morts*, Kermann donne la parole à ceux qui ne l'ont pas obtenue de leur vivant, la fait entendre après l'irréparable, pour nous guider vers la lumière. Un cimetière qui dévoile un siècle passé, un Giovanni qui raconte un siècle à venir. Là où les morts permettent aux vivants de parler, le fantôme du Titanic devient visionnaire.

The great disaster appelle à mettre en lumière les récurrences de l'histoire, la grande et la petite.

Curieux paradoxe que ce monde déjà en train de couler, et qui continue pourtant à fasciner les plus pauvres, persuadés d'avoir embarqué sur le bon bateau.



Jeu et mise en scène

J'ai envie de musique, d'un univers sonore qui agisse comme un puissant créateur de réalité. Des musiques floutées, des sons techniques, métalliques. Des gouttes d'eau qui tombent. J'imagine volontiers un tas de petites cuillères. Des cuillères qui tombent comme des gouttes d'eau. Giovanni noyé sous les cuillères d'argent. Coincé sous la fonte et la tôle. Des lumières froides. Des flashes d'images d'archives d'un siècle écoulé. Des films comme *E la nave va* de Fellini, le cinéma de Fritz Lang, ou encore la légende de *Novocento*, le pianiste sur l'océan, hantent mon esprit.

J'ai envie de rapports inédits avec le spectateur. Réfléchir sur un rapport différent du frontal, sans rupture entre la scène et la salle. Un lieu unique. Le lieu où emmener, comme pour un voyage, à la rencontre de Giovanni. Là, au fond. J'imagine le spectateur plongé dans un univers insolite, où la perception est modifiée - comme elle l'est sous l'eau. D'où le souhait d'approcher parfois le visage de Giovanni en gros plan, dans une vision hallucinée, où la perspective et les proportions sont en déroute.



J'imagine des lumières froides, liquides, intermittentes, lanternes sourdes et signaux affolés, ou parfois une lueur à peine perceptible, un néant où subsistent seules les lèvres de Giovanni. J'imagine des sons présents et partout. Des bruits de fonds marins. Rythmant le compte à rebours de la catastrophe.

J'imagine le théâtre dans un aquarium. Un conservatoire de ce qui reste. Du vivant rescapé, mais mort parce qu'il tourne en rond dans sa cage de verre. Il plonge, prend sa respiration puis replonge. Comment faire descendre ceux qui voudront le suivre ? Au fond, toucher la catastrophe. Aquariums de verre où s'amoncellent les babioles, les fausses algues, les faux poissons. Les souvenirs des montagnes italiennes et des bouteilles à la mer... En direct le choc du glaçon sur la coque du paquebot!

Il ne s'agira pas d'un monologue, mais d'un long soliloque. Lui, du fond de l'Histoire. Se parle, se remémore, projette ses yeux dans le siècle qui commence. Y voit l'horreur des camps, des guerres. Il s'adresse à lui même, puisqu'il est seul. Seul témoin -mort- au fond de l'océan, investi du devoir de dire. De répéter. de recommencer. Tel un Sisyphe.

J'imagine son corps. Un corps aux dimensions multiples. Une dimension tragique, porteuse de la catastrophe annoncée. Une dimension servile - ou plutôt rusée - de passager clandestin courbé sous les tâches subalternes. Une dimension humaine, attachée à ses racines, à cette femme brune aux mains froides, quelque part là bas, au pays.

Giovanni pense. J'imagine sa voix - off. Ses ruminations. Ses états d'âme. Giovanni rit. Héros fellinien échappé d'Amarcord, clown ironique et tendre. Giovanni se fâche, Tirésias prophétique et vindicatif.

Un spectacle à la fois grave et léger, inéluctable comme une prédiction, et inattendu comme un lazzi. Un voyage initiatique, d'où le spectateur ressortirait plus mûr, comme Pinocchio du ventre de la baleine.





Extraits

...

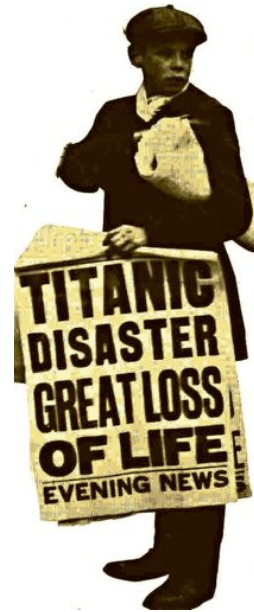
et voilà
That's all
au fond
englouti
et avec lui un monde dira-t-on
une époque révolue
il sombre et un monde a sombré
repose
épave propre et nette
pas de vers ni de vermine
pas d'asticots grouillant dans les ventres
pas de rats emportant un oeil arraché
non
très british
be british dira Smith le capitaine
dernier voyage avant la retraite bien méritée
une époque coule
dignement

...

moi Giovanni Pastore n'ai pas fini mon travail
encore neuf cuillères

après la der des der on s'est dit
non ça ne peut pas continuer ainsi
des milliers et des milliers de soldats dans
la boue
des jambes éclatées tripes à l'air
poumons abîmés
tranchées regorgeant de cadavres
vite vite on referme
et en 45 quand ils sont revenus de là-bas
quelques-uns
squelettiques
le visage émacié
numéro tatoué sur le bras
avec des yeux vides d'avoir vu ce que personne
n'aurait imaginé voir
l'horreur et pire que la mort
la fin d'un époque
enfin
c'est cela que moi Giovanni Pastore rêve
car parfois je rêve
des choses anciennes
des choses qui ne se sont pas encore produites
je rêve
vestige de mon enfance dans les montagnes à
garder les brebis
je me lance tout droit dans des rêves sombres
que je ne peux raconter que la nuit

...





Patrick Kermann

1959 - 2000

Théâtre

Nauffrage

avec Jean Claude Rousseau - 1992

The Great Disaster - 1992

Editons Lansman 1999

De quelques choses vues la nuit - 1993

Théâtre Ouvert - Tapuscrit 77 1994

Editions Phénix - 1999

Suaires - 1996

Les tristes champs d'asphodèles - 1996

Editions Phénix - 1999

A. - 1997

Merci

Avec Alain Béhar - 1998

Thrène - 1998

Editions Phénix - 1999

La Mastication des morts - 1995-1998

Editions Lansman - 1999

Leçons de ténèbres - 1999

L' Inventaire - 1999

Seuils - 1999

Le jardin des reliques - inachevé

Livrets d'opéra

La blessure de l'ange - 1998 - musique de
Michel Wintsch

Du diktat

avec Daniel Lemahieu - 1999 - Musique de
Fabien Téhéricson

Traduction de théâtre

Un déjeuner allemand de Thomas Bernhard -
1990

Electre d'Euripide - 1998

Le festin de Thyeste de Sénèque en collabo-
ration avec Anne-Laure Liégeois - 1997



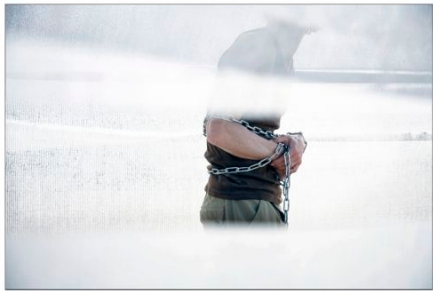
Valéry Deloince et Le Théâtre du Soliloque



Réalisateur de *Rongeurs Nocturnes* - court métrage de fiction 35 mm 13'. Film primé sur le scénario et sur la réalisation (Dijon Eldorado Fenêtres sur Courts)

Fondateur du Théâtre du Soliloque pour l'adaptation de *la Mastication des morts* de Patrick Kerrmann. Travail joué à Chalon dans la Rue, à Cognac, à Culture Commune, en Hollande et dernièrement à Vilnius pendant le Festival Sirenos.

Adaptation de « *La Colonie Pénitentiaire* » de Franz Kafka. Création juillet 2008. Co production Lieux Publics/Marseille, Atelier 231/Sotteville les Rouen, Pronomades et l'Abattoir/chalon dans la rue. Reprise du travail à l'automne 2009 Lieux Publics Marseille

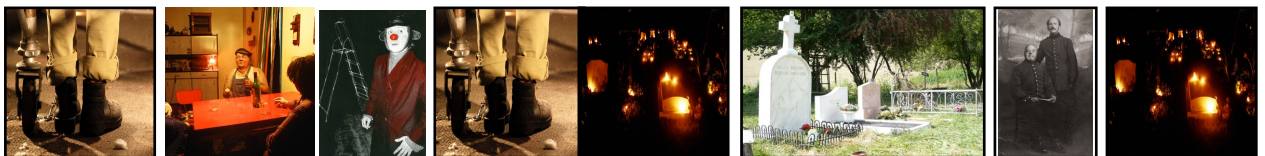


Duo de *l'escabeau* - solo clownesque en tournée depuis 2000

Formé au centre dramatique de Dijon Bourgogne. Acteur Clown au Cnac. Dernièrement stage à Cracovie sur le Théâtre de Kantor.



Comédien pour d'autres compagnies. Dont *Le Rocher des Doms*, dans *Fuga* de Jean Michel Baudoin - Rôle de Jacques Dumont.





Chloée Deborde



Chloée Deborde, formée au clown, au théâtre masqué, à l'écriture avec notamment André Riot Sarcey, Vincent Rouche, Mario Gonzalès, François Frapier, Claire Heggen, Jean Pierre Renault, Jean Pierre Ryngaert, Yves Reynaud, Jean Pierre Sarrazac.

A joué au théâtre Enzo Cormann, Michel Azama, Bertolt Brecht, Steven Bercoff, Eugène Durif, Jean Claude Grumberg, Sophocle, Heiner Müller, Nancy Huston, Jean Michel Baudoin...

Sous la direction de Jacky Pelligrini, Serge Added, Michèle Berg, Thierry Morel, Marie Hélène Aïn, Sylvain Marmorat..

Elle signe de nombreuses mises en scène à Reims, Châlons en Champagne, Nancy, notamment d'opéras contemporains et de spectacles musicaux..

Depuis la saison 2006/2007, elle encadre la compagnie amateur "Les petites dames", composées de six femmes de 60 à 82 ans, pour qui elle écrit et met en scène "Nature et découverte", "Rose", "la dent creuse".

De 2006 à 2009 dans le cadre du contrat urbain de cohésion sociale de la ville de Reims, elle dirige un travail d'atelier et de collectage de témoignages sur la discrimination auprès du quartier Wilson. Publication en 2008 de "*Témoignages et f(r)ictions*".

Elle est aussi intervenante artistique en milieu scolaire, en milieu carcéral, psychiatrique...



A
R
T
S
/
S
P
E
C
T
A
C
L
E
S

Chalon à l'avant-scène

La cité bourguignonne se place en tête des festivals d'arts de la rue. Théâtre, danse, musique... s'emparent de l'espace public. Avec chaque année de nouveaux talents. Repérage

Premier bastion de la saison estivale de rue, Chalon dans la rue ouvre sa 19^e édition. Au programme : 22 spectacles dans le in, 140 dans le off. Le festival bourguignon est un espace de jeu et d'enjeu où s'expriment toutes les formes, sous les genres, même les plus incertains, que l'on regroupe sous l'appellation « arts de la rue ». Dans ce mêli-mêlo, Pedro Garcia, directeur artistique du festival, se pose comme un gasteur en quête de nouveaux artistes, issus du théâtre, des arts plastiques, de la danse ou de la musique, qui tentent l'aventure dans l'espace public en questionnant les codes de représentation des arts de la rue. Valéry Deloince, Pierre Guillois et Camille Perreau partagent cette orientation. Créé aux Zaccros d'au Rhœ, à Nevers, en juillet 2004, *Soliloques à Mère-in-Rapsue*, de Valéry Deloince, est une création théâtrale, plastique et sonore. Une visite singulière et nocturne dans un cimetière où chaque tombe raconte l'histoire et les secrets de son occupant. « Depuis



Les coiffeuses sont moches, de Pierre Guillois. Un ton drôle et féroce.

des années, j'avais envie de travailler sur l'un des textes de Patrick Kermann, précise le jeune metteur en scène, serré dans son blouson en jean, les cheveux en pétard et l'œil sombre. Cette envie informelle est vite devenue une obsession. A la lecture de *La Matrication des morts*, j'ai eu l'impression étrange d'avoir enfin trouvé le texte qui me convenait. » Enadant en droit de la décentralisation, puis professeur des collèges (pour suivre la ligne parentale), Valéry est devenu clown. Un bonnet d'aviateur sur la tête, des

chaussures de golf aux pieds, il a commencé par raconter les angoisses d'un homme en attente de l'amour (*Duo de l'escalatoire*, 2000). Son envie de faire du théâtre est née sept ans plus tôt, au Festival d'Azillac, en voyant S&M de la compagnie Kurzdax. « J'ai été séduit par cette façon peu conventionnelle de faire du théâtre, par le thème choisi aussi, raconte-t-il, encore entraîné au souvenir de cette représentation. Avec Patrick Kermann, j'ai la sensation d'avoir trouvé un texte qui pose les questions essentielles, celles de la vie et de

la mort, un texte universel qui replonge le théâtre à sa véritable place. A ce moment privilégié où le public entre en communion dans la parole d'un acteur, lui-même au service d'une œuvre. » Le sérieux de Valéry contraste avec la joyeuse insolence de Pierre Guillois, un homme de théâtre pur jus qui a joué sous la direction de Matthew Jocelyn et de Jean-Michel Ribes. De petites scènes écrites pour le lever de rideau il a fait un feuillet urbain, drôle et féroce, en trois épisodes : *Les coiffeuses sont moches* (créé au



L'installation spectacle
Le Temps du voyage,
de Camille Perroux.
Ci-dessous,
Soliloques
à Moret-sur-Loire,
de Valéry Deloince.



festival Coup de chauffe, à Cognac, en 2004). Piégé au milieu d'un carrefour, le public découvre le quotidien d'un couple d'amoureux et de bouchers lubriques. Le bonheur est dans la rue et les gens sont bien gentils, jusqu'à ce que ça dérape. La pièce devient une fable cruelle sur la vie d'une petite ville de province. « C'est un théâtre de la cruauté, poésise Pierre. Une cruauté qui se niche dans les apparences les plus légères, les plus fantasques. J'ai pris la notion de divertissement comme contrainte. La prosodie est rythmée, les décors et les costumes sont colorés. J'ai choisi la rue pour que le théâtre sorte de la sphère très protégée de la salle et devienne vraiment subversif. »

Les spectacles de Valéry Deloince et de Pierre Guillois, aux couleurs dramatiques diamétralement opposées,

ont néanmoins la même capacité à prendre le décor de la ville comme l'enjeu véritable de la représentation théâtrale. Camille Perroux, petite femme rousse pleine d'enthousiasme, dépose également son installation au cœur de la ville, sans craindre les flux piétonniers et automobiles. « Ne nous endormez pas avec des barrières ! » *Le Temps du voyage* est une installation – « Non, un spectacle ! clame-t-elle en insistant deux fois, je ne travaille pas pour les musées – où chaque spectateur fait le tour du cadran, en une heure, traçant sa propre route dans un réseau de voies ferrées, d'autoroutes et de souterrains. C'est une réflexion sur la perception du temps, trajet quotidien ou long parcours. » Le travail de la compagnie est axé sur le rapport image et son dans l'espace public. J'ai souhaité, cette fois, utiliser

3 questions à Pedro Garcia

Directeur artistique du festival Chalon dans la rue

Quelle est la ligne éditoriale de cette édition ?

► Chalon dans la rue est un festival de dimension internationale, ouvert aux artistes venus de toutes parts. Cette année, nous recevons des compagnies belges, allemandes, écossaises, néerlandaises, cambodgiennes et roumaines. Mais, la vraie ligne, c'est d'accompagner les plus innovants, d'où qu'ils soient, ceux qui ont un langage singulier et qui travaillent hors de la convention. Je m'intéresse à d'autres artistes que ceux du théâtre de rue traditionnel : aux danseurs, aux plasticiens, aux performeurs. Le risque, pour un festival, c'est de tomber dans l'artisanat, dans la quinzième des sept routes.

Il y a justement une tendance à la « café-théâtrisation » du genre, avec des pastiches grossiers du quotidien où l'humour prévaut sur tout.

► Le théâtre a son café-théâtre, nous avons le nôtre. Beaucoup de compagnies manquent d'exigence quant à l'appréhension des conditions très particulières de la rue. Il ne faut pas faire n'importe-quoi n'importe où. Les compagnies historiques sont absentes du programme. Est-ce parce qu'elles s'encroûtent et que leurs spectacles ne répondent plus à vos exigences ?

► Pas du tout. Ces compagnies ont encore de l'avenir. Mais, cette année, elles sont absentes du champ de la création. Pour l'an prochain, sont déjà organisées avec Komplex Kapharnaüm, Zur, 26 000 Couverts et Théâtre Group' des résidences de création à l'Abattoir en vue d'une programmation pour le 20^e anniversaire. L'espère aussi qu'Opus et le Théâtre de l'Unité, qui fut présent au premier festival, seront de la partie. Moi, je suis pour accompagner ceux qui sont dans la recherche permanente de leur propre devenir, de leur propre écriture. Il n'y a que l'argent qui puisse arrêter mes ambitions artistiques pour Chalon dans la rue. ■ **Propos recueillis par T. V.**



des témoignages collectés dans les gares, les aéroports, un foyer de demandeurs d'asile et une maison de retraite, lieu de départ pour le dernier voyage. « Ces paroles vives sont associées à des textes littéraires de Fernando Pessoa, Olivier Cadot et Claire Lacroix.

Venue des arts plastiques, Camille, déconstruit de Joël Jouanneau – « Il m'a mis le pied à l'étrier » – est fascinée par les possibilités que lui offre l'espace urbain. Elle a, comme ses deux confrères, le goût de la difficulté à faire vivre les mots au cœur de ses

spectacles. Hommes de théâtre ou femme d'image, tous trois retravaient finalement avec leurs créations ce qui fait la force du théâtre : le texte. Ils ont déjà gagné leur place dans la grande famille des cogne-trottoirs, et sont riches d'avenir et de projets, même si, comme le dit avec malice Camille : « Des projets, ça j'en ai ! De l'avenir, j'en sais rien, j'ai toujours vécu par surprise et je ne voudrais pas que ça change ! » ■

Thierry Volain

Chalon dans la rue, Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), du 21 au 24 juillet.

KAFKA À DÉCOUVERT

Lorsqu'une attraction foraine s'implante au cœur d'une cité, elle est souvent festive mais pas forcément dénuée d'ambition, surtout pas lorsqu'elle a pour concepteur la troupe chapeautée par Valéry Deloince. « Approchez, venez vous rendre compte. N'ayez plus peur. Bienvenue à La Colonie », conseillent les clowns atypiques du nouveau projet du Théâtre du Soliloque depuis leur arène de jeu. Le passant qui s'est trop attardé est sommé de prendre part à un étrange entre-sort et, dit le comédien, de « ne plus avoir peur »... La recommandation passe pour farfelue quand c'est en fait l'art de l'exécution que l'on enseigne dans cette foire avec, comme instruments de travail, une énorme machinerie qui a tout de l'affroyable. Les rouages de cette machine à broyer l'homme sont implacables, trop bien huilés. Ce sont ceux de la justice. « Il s'agit en fait de replacer la justice au cœur de la ville, là-dessus je n'ai rien inventé », commente Valéry



Théâtre du Soliloque, Bienvenue à La Colonie, Arts/Rue/Essais, Promenade de l'Herveuse, Aubagne, avril 2008. © Vincent Luca.S

Deloince. Certes. Ce qu'il a inventé, en revanche, c'est, d'une part, un prisme de lecture singulier de *La Colonie pénitentiaire* de Kafka, qui lui fait radicaliser le penchant grotesque et le potentiel clownesque de cette langue chirurgicale. C'est, d'autre part, fidèle à sa conception toute facétieuse de lier l'œuvre à un lieu donné, l'invention d'un dispositif qui permet au spectateur de (littéralement) entrer dans la fiction. Ici donc, la colonie revêt l'allure d'un cirque, composé d'un joujou de torture et d'une histoire qui tourne en rond – celle du pouvoir et de ses structures internes – histoire d'engrenages à enclencher et de révolutions à accomplir.

E. B.

THE "THEATRE DU SOLILOQUE" RE-INVENTS KAFKA

"Come closer, have a look for yourselves. Don't be afraid. Welcome to The Colony". It is with these entreaties that the odd-looking clowns from the "Theatre du Soliloque" encourage passers-by to enter this strange side-show and to "put their fears behind them." This advice takes on a somewhat more eccentric air when we discover that it is the art of execution which is being taught in this carnival. In this project Valéry Deloince has reinterpreted Kafka's "Penal Colony" by intensifying both its grotesque and clownish aspects. The colony has been transformed into a kind of carnival side show with instruments of torture and a story which chases its own tail... the story of authority and its internal workings.

Mouvement mai 2008

Saisissant Soliloques à Moret-sur-Raguse

Moret-sur-Raguse : prochain arrêt ! Le bus est plongé dans l'obscurité et se fraye un passage dans la nuit. A l'intérieur, une voix off égère le temps.

Un homme s'apprête à retrouver le village de son enfance. Des souvenirs péle-mêle remontent à la surface : le sermon inepte d'un curé perché sur son gibet, un ballon noyé dans un lac, les premiers balbutiements de l'amour, l'érotisme naissant... et puis aussi, ce corps inerte. Celui d'une certaine Jeanne Triboulet.

Pas de doute, en matérialisant ainsi le voyage, le metteur en scène du Théâtre du Soliloque, Valéry Deloince, a su cor et nous glisser dans la peau du personnage de Patrick Kernmann. Aucune échappatoire. On est emporté dans le flot des drames et des anecdotes, happé par ce passé, naguère ignoré mais que l'on finit par s'approprier.

Moret-sur-Raguse : tout le monde descend. Une église perce le sinistre village. Quelques mannequins du plasticien Claude Merle représentent « les habitants, fixés dans leur quotidien : une salle à manger toute simple, avec un almanach et des cartes postales sur le buffet. Un salon



MANNEQUIN. Les œuvres de Claude Merle s'intègrent parfaitement au spectacle. (Photo Fred Longier)

de petits notables endimanchés que surplombe une horloge muette, etc. Ça sent la mort... et la vie, dans le même temps !

Muni d'une torche, un homme nous entraîne benoîtement vers le cimetière. Comme dans une lente procession. On pénètre à l'intérieur de cet enclos parsemé de pierres tombales. C'est alors que des voix nous parviennent

de profonds. Semblant sourdre de la terre. On se penche pour mieux entendre. Bras croisés, révérencieux. La bouche est un trait.

On ne révélera pas le secret des morts, on en a déjà trop dit. Mais on ne peut que recommander ces *Soliloques à Moret-sur-Raguse*, malgré les quelques cafouillages techniques de la première soirée. Le texte est fort et la mise en

scène inspirée. De plus, Valéry Deloince a réussi ce tour de force d'évoquer des sujets d'une noirceur terrible, sans tomber dans le piège de la provocation ou du pathos.

On a le juste sentiment d'entrer au cœur du sujet. Cette balade en sandwich, aux bras de la vie et de la mort. Quant aux mannequins de Claude Merle, ils valent sans exagérer le coup d'œil !

3/02/04